

LE CULTE PUBLIC'

«Un jour vaut mieux dans tes parvis «que mille ailleurs.»

Ps. LXXXIV, 10.

"N'abandonnez pas nos saintes assem-"blées, comme quelques-uns ont "coutume de le faire."

Héb. X, 25.

Mes frères,

Vous serez peut-être étonnés du choix de mon texte en un jour pareil. — Pourquoi, direzvous, en cette grande solennité de Pâques où l'Église chrétienne universelle célèbre la résurrection glorieuse de son divin chef, ne vous conformez-vous pas, vous ministre de l'Évangile, à l'usage établi de prêcher sur un sujet déterminé par la nature de la fête?

1 Prêché un jour de Pâques.

Pourquoi? Je pourrais vous répondre en toute sincérité: pour varier un peu les sujets que nous traitons ordinairement en ce jour. Mais j'aime mieux vous dire aussitôt mon vrai motif. — Jetez un moment les yeux autour de vous, promenez-les sur cette vaste enceinte de notre vieux temple de l'Oratoire. Quelle magnifique assemblée! quelle foule d'adorateurs de tous les rangs, de tous les âges, de toutes les conditions! Et à cette vue, vous vous réjouissez, vous paroissiens fidèles, et dans lé secret de votre cœur vous félicitez le prédicateur du jour de cette affluence extraordinaire.

Certes, mes frères, nous nous en félicitons avec vous: nous sommes heureux de trouver une si belle occasion de faire entendre à un grand nombre de nos frères les appels de la parole évangélique; heureux aussi de constater une fois de plus, contrairement aux tristes prédictions de l'incrédulité moderne, l'empire qu'exercent encore sur notre peuple les vieilles traditions de notre Église et les saintes croyances de l'Évangile. Mais, je dois l'avouer, une pénible réflexion vient tempérer ma joie. Oui, en ce jour, ce temple est plein d'adorateurs, mais le sera-t-il

dans huit jours, dans quinze jours, dans trois semaines? L'était-il il y a deux, trois, quatre dimanches? Que de gens qui sont ici aujourd'hui et qui n'y reviendront peut-être plus de toute l'année! Que de physionomies nouvelles on aperçoit en ce jour! Que de coreligionnaires, que de paroissiens de l'Oratoire qui demeurent inconnus et comme cachés! Et cependant, mes frères, chaque dimanche n'est-il pas le jour du Seigneur, où nous sommes tous invités par lui à entrer dans sa maison et à nous unir les uns aux autres pour l'adorer et le bénir? Toutes ces âmes ici recueillies dans ce beau jour de Pâques n'ontelles pas besoin d'entendre toutes d'une manière régulière les exhortations de cette Parole qui éclaire et qui console?

Vous comprendrez dès lors, mes chers frères, la pensée qui m'est montée au cœur, c'est de profiter de cette circonstance exceptionnelle pour attirer votre attention sur le devoir et le privilège de l'assiduité au culte public. C'est à ceux qui sont ordinairement absents de nos assemblées que je veux parler avant tout, c'est à eux que je veux adresser l'exhortation de l'apôtre: «N'abandonnez pas nos saintes assem-

blées, » en commentant la touchante exclamation du Psalmiste: «Un jour dans tes parvis vaut mieux que mille ailleurs!» Quant à nos auditeurs assidus, il ne leur sera pas inutile d'entendre parler de leurs privilèges. Aidez-nous donc tous de votre attention la plus sérieuse et la plus sympathique.

Je n'aurai pas besoin, je l'espère, de grands efforts, ni de longs raisonnements pour établir en commençant que le culte public est une des institutions les plus anciennes de la vie religieuse des peuples, une des manifestations constantes de ce besoin d'adorer que nous portons dans nos cœurs. Quelque part que vous alliez, dans le passé ou dans le présent, en quelque coin du globe terrestre que vous vous transportiez, chez les nations les plus civilisées comme chez les peuples les plus barbares, sous le ciel tempéré de notre vieille Europe, sous le climat brûlant de la Cafrerie, au milieu des neiges du Labrador, au sein des îles verdoyantes de la mer du Sud, partout à certains jours, en certains lieux, vous rencontrez des hommes assemblés pour célébrer les louanges ou implorer la protection de leur divinité; partout s'offrent à vos regards des sanctuaires, partout des autels, partout des cérémonies religieuses, partout des traces d'un culte rendu en commun.

Mais c'est surtout là où le vrai Dieu a été connu, où la Religion révélée, préparatoire ou définitive, a fait descendre sa lumière, que ce besoin immortel de l'âme humaine s'est fait sentir et que le culte divin a été fondé.

Abraham a reçu de l'Éternel la promesse que la terre de Canaan sera donnée à lui et à sa postérité; que cette postérité « sera aussi nombreuse « que les étoiles du ciel et que le sable de la mer « et que les nations de la terre seront bénies en « elle » ¹, et aussitôt le « père des croyants » bâtit un autel et, entouré de ses enfants et de ses serviteurs, il adore le Dieu qui vient de le bénir.

Le libérateur des Hébreux, Moïse, a eu l'insigne honneur de s'entretenir avec Jéhovah sur la montagne de Sinaï et de recevoir à travers les éclairs et les tonnerres ces deux tables immortelies de la loi, que nous relisons et admirons

¹ Genèse XII, 7.

encore à la distance de près de quatre mille ans. A peine descendu de la montagne, il se hâte d'instituer au milieu du peuple de Dieu ce jour du sabbat qui doit être consacré au culte public et de construire ce tabernacle qui doit en être le centre.

Le Fils de Dieu vient visiter la terre pour l'éclairer et la sauver; il enseigne aux hommes l'adoration de Dieu en esprit, cette adoration qui n'est attachée à aucun lieu spécial, qui peut être rendue à Garizim comme à Jérusalem!; il les affranchit à jamais du joug de ces ordonnances légales et de ces cérémonies lévitiques qui n'étaient qu'un symbole, «une ombre, dit saint Paul², « dont le corps était en Christ. » Toutefois, il n'a garde de détruire le culte public, il le confirme au contraire en en révélant l'essence intime et en allumant dans les âmes le feu sacré qui doit le vivifier: l'amour de Dieu et l'amour fraternel. Avant d'aller à la mort, il réunit autour de lui ses disciples dans la chambre haute; il leur recommande de s'aimer les uns les

¹ Jean IV, 21-24.

² Colos. II, 17.

autres, de se rassembler en son nom, de ne former qu'un même corps; il institue et célèbre avec eux le sacrement de la sainte Cène, ce magnifique couronnement du culte chrétien. Quand le Maître est monté au ciel, quand l'Esprit de la promesse en est descendu et a rempli l'âme des disciples, on voit aussitôt ceux qui ont cru se rapprocher les uns des autres, se réunir dans le même lieu, rompre ensemble le pain de la Communion et ensemble prier et adorer Celui qui les a créés et rachetés. Et depuis ce grand jour de la première Pentecôte où l'Église chrétienne a été fondée, partout où a pénétré sa salutaire influence, partout où se rencontrent quelques disciples de Jésus-Christ, vous rencontrez aussi les marques d'un culte, vous voyez des assemblées religieuses, réunies dans un même sentiment d'adoration et d'amour.

Et ce n'est pas seulement — remarquez-le encore — dans les temps de calme et de prospérité, quand la profession de la foi religieuse est exempte de périls, que ce besoin de prier en commun s'est manifesté, c'est encore, c'est surtout aux mauvais jours, aux jours de la persécution, aux jours de l'Église sous la croix.

Où vont-ils, ces proscrits de la Rome païenne, ces ouvriers, ces esclaves, ces femmes, ces enfants, parfois même ces patriciens, que vous apercevez le soir, quand les ombres de la nuit enveloppent la Ville éternelle, se glissant sans bruit le long des murs comme des fantômes pour échapper à la vigilance de la police impériale? Quelques-uns, après avoir longé quelque temps la voie Appienne, descendent dans les entrailles de la terre, dans les Catacombes où, éclairés par la lueur vacillante de leurs torches, ils cherchent les tombes de leurs morts pour y pleurer et y prier en silence. Les autres vont se rassembler dans quelque lieu écarté, sous les pins séculaires ou au milieu des marécages de la campagne romaine, et là, aux premiers rayons du soleil du Dimanche, ils célèbreront ensemble les mystères sacrés du culte chrétien.

Et vous, nobles proscrits de la Rome catholique, vous nos humbles et glorieux ancêtres, pourquoi donc, vous aussi, le soir, à la faveur des ténèbres, sortez-vous de vos maisons pour vous réfugier au *Désert* et vous rassembler par centaines et par milliers dans le lit desséché d'un torrent, ou dans l'excavation d'une carrière abandonnée ou dans une clairière au fond des bois? Ne savez-vous pas que de cruels ennemis vous guettent, que d'infâmes espions sont prêts à vous trahir, que malgré la vigilance de vos sentinelles vous pouvez voir apparaître tout à coup les soldats de la maréchaussée, les dragons du Roi qui, le sabre au poing, se jetteront au milieu de vos paisibles assemblées? Et alors le chant de vos psaumes cessera, la prédication de la parole de vie sera interrompue, la sainte convocation sera dispersée; alors une soldatesque furieuse portera des mains profanes sur votre pasteur vénéré pour le conduire à la mort; alors vos jeunes gens, vos hommes mûrs, vos vieillards seront saisis, traînés aux galères de Toulon, de Marseille ou du fort de Brescou; alors vos femmes, vos jeunes filles mêmes, des anges de modestie et de pureté, seront enfermées entre les murs épais de la Tour de Constance où, au lieu des cantiques du désert, elles n'entendront plus que les raffales des vents du midi passant sur les marécage. L'Aigues-Mortes et où elles gémiront pendant dix, vingt, trente, quarante années, jusqu'à ce que, sous le souffle d'un nouvel esprit plus fort que toutes les superstitions, elles soient

和影响的是是他们的现在分词,他们是他们的现在分词,他们们的是是一个人的,但是他们是不是他们的是是一种的的。他们是是他们的,他们就是他们的,他们们就是一个人的一个人

rendues — si elles sont encore vivantes! — à la lumière et à la liberté.

Nous avons interrogé ces courageux martyrs, nous leur avons demandé le pourquoi de leurs rassemblements si téméraires et si périlleux; écoutez leur réponse, elle est toute biblique: « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. — Éternel des armées, que tes tabernacles sont aimables! Le passereau même a bien trouvé sa maison et l'hirondelle son nid. Tes autels, o Éternel des armées, mon Roi et mon Dieu. — Un jour dans tes parvis vaut mieux que mille ailleurs! »

J'ai donc maintenant le droit d'affirmer, mes frères, que le besoin d'adorer en commun est un besoin profond et universel de l'âme humaine, le besoin surtout de l'âme chrétienne, du cœur protestant.

Ce besoin vous serait-il étranger, à vous, mes frères, qui, plus heureux que ces hommes d'un autre âge, jouissez maintenant de la plus précieuse des libertés, la liberté religieuse et pouvez, comme à cette heure, rendre à votre Dieu, sans crainte, sous la protection des lois, sous les voutes de nos temples, le culte en esprit, et qui vous tenez pourtant d'ordinaire à l'écart de nos assemblées? Non, mes frères, cela n'est pas possible, j'en appelle à ce sentiment irrésistible qui vous a conduits ici dans ce grand jour de Pâques, j'en appelle à votre cœur et à votre conscience; écoutez-les, et je m'assure qu'ils vous crieront avec mon texte: « N'abandonnez pas les saintes assemblées!»

Vous portez en vous un instinct sacré qui fait votre dignité et vous élève au-dessus, bien au-dessus de tous les êtres de la création terrestre. l'ar lui, vous détachant des réalités visibles et souvent misérables d'ici-bas, vous vous élancez vers un autre monde, le monde invisible, idéal, éternel, et vers l'Être infini qui y réside, le Dieu vivant et vrai. Cet instinct, vous l'avez nommé, c'est le sentiment religieux. Mais vous le savez bien, vous l'avez souvent déploré, dans le cours ordinaire de la vie le flot montant des affaires, des soucis, des passions, envahit incessamment le sanctuaire de votre âme et menace d'éteindre cette flamme divine. Voulez-vous la rallumer? Ah! frères, venez de Dimanche en Dimanche

dans les parvis de l'Éternel, joignez-vous à nos saintes assemblées. Ici, sur ce seuil, viennent expirer tous les bruits du dehors, le bruit importun des affaires et des plaisirs, le bruit étourdissant de l'industrie et du commerce. le bruit plus fatigant et plus attristant encore de nos discordes politiques et sociales. Ici, on n'entend plus que deux voix, deux grandes et douces voix qui tour à tour s'appellent et se répondent: la voix du Dieu des miséricordes, du Christ rédempteur, qui nous parle par sa Parole, par son Esprit, par ses sacrements, et la voix de l'Église, que dis-je? la voix de l'âme humaine, qui par ses cantiques, ses prières, ses soupirs, dit à son Dieu - à un Dieu de près, qui l'écoute et qui l'exauce - ses besoins, ses aspirations, ses défaillances, ses chutes, ses repentirs, ses délivrances et ses actions de grâce. Ah! si vous êtes vraiment sérieux, placés dans cette atmosphère de lumière et de vie, à l'ouïe de ces deux voix, vous sentirez bientôt l'étincelle sacrée se ranimer sous la cendre, et vous secouerez ce lourd et funeste sommeil spirituel qui vous a saisis et qui menace de vous conduire à la mort.

Vous portez aussi dans votre ame un besoin profond de sociabilité, un idéal de charité et de fraternité dont notre siècle démolisseur proclame lui-même l'excellence. Et ce besoin vient se heurter sans cesse contre la dure réalité, et cet idéal est toujours contredit, refoulé par le spectacle de la société qui vous entoure. Vous rencontrez à chaque pas, sur votre route, les fruits empoisonnés de l'égoïsme et de l'orgueil, l'esprit de classe et de parti, l'esprit d'injustice et de fraude, l'esprit de haine et de division. Comme protestants, vous vous sentez bien isolés, bien perdus, dans cette masse ou indifférente, ou incrédule, ou superstitieuse. Ah! c'est ici encore que le culte évangélique manifeste sa vertu. Dans cette enceinte, toutes les barrières humaines s'abaissent, toutes les distinctions s'effacent, tous les partis et toutes les classes se confondent; le pauvre et le riche, l'ignorant et le savant, l'ouvrier obscur et le grand dignitaire, le libéral et le conservateur, se rencontrent assis l'un près de l'autre, égaux devant le même Dieu et au pied de la croix du même Rédempteur, écoutant les mêmes paroles, chantant les mêmes cantiques, s'unissant aux mêmes prières et participant au même sacrement. Dans cette enceinte surtout, les membres de la grande famille réformée se rejoignent, se reconnaissent, se reconstituent, pour former un corps vivant ayant sa physionomie morale et religieuse distincte, mais ne se séparant jamais — c'est la vraie tradition de notre Église — du milieu, du pays où il est appelé à vivre, de cette chère et noble France qu'il a toujours tendrement aimée, fidèlement servie et au sein de laquelle il aspire à exercer une in luence vivifiante. — Quel sérieux et puissant motif, ô mes chers coreligionnaires, de ne pas abandonner nos saintes assemblées!

Mais il en est un autre plus puissant et plus impérieux encore.

Nous sommes tous, n'est-ce pas? devant le Dieu saint et juste, et devant notre conscience, des créatures faibles, coupables, souillées, disons le mot chrétien, des pécheurs qui, comme tels, avons besoin de retrouver le chemin qui mène au ciel, d'être pardonnés et régénérés. Cette œuvre de pardon et de régénération est, je le sais bien, une œuvre toute spirituelle et personnelle, qui s'accomplit pour l'ordinaire dans

le secret du cœur, dans la solitude du cabinet. Mais comme la fréquentation des assemblées chrétiennes peut aider à la préparer! Ici, toutes les parties du culte, la lecture du Décalogue, celle de la Confession des péchés, celle de la Bible, les prières, les cantiques, les prédications concourent au même but: le réveil des consciences. la conversion des cœurs, l'affranchissement des volontés. Ici, le pécheur est conduit tour à tour en esprit sur trois montagnes: la montagne de Sinaï, où il entend les austères accents de la loi de Dieu qui lui révèle son péché et le condamne; la montagne de Golgotha, où son regard troublé peut lire écrite en lettres de sang la grande et bonne nouvelle du pardon des péchés par Jésus-Christ; la montagne de la Transfiguration, d'où il peut contempler à travers la gloire de son Sauveur les splendeurs et les gloires de l'éternité. Ici enfin se dresse, comme en ce jour, la table sacrée, le véritable autel de la réconciliation de l'homme avec son Dieu, de l'homme avec lui-même et des hommes entre eux. Ah! sans exagérer l'efficacité des moyens de grâce. sans oublier les dangereux écueils de la routine et du formalisme, n'est-il pas permis d'espérer que les heures passées dans ces parvis ne sont pas toutes tombées dans l'abime du passé sanavoir laissé pour l'avenir — un avenir éternel — quelques semences bénies?

O murs de ce temple, chaire de vérité, table de communion, si vous pouviez pénétrer et révéler les secrets des cœurs, que de choses merveilleuses et ignorées n'auriez-vous pas a nous dire! Que de repentirs sincères, que de courageuses et fécondes résolutions dont vous fûtes les témoins, n'auriez-vous pas à nous raconter! Et alors encore, si les morts pouvaient revivre, si les fidèles serviteurs de Dieu qui, depuis plus de quatre-vingts ans, se sont succédé dans ce temple et dans cette chaire, depuis les plus éminents jusqu'aux plus obscurs, pouvaient vous entendre, quelle ne serait pas leur confusion d'apprendre tout le bien que leur parole, interprète sincère et vivante de la Parole sainte, a fait dans les cœurs sans qu'ils s'en soient doutés, aux jours et aux heures peut-être où, dans le sentiment de leur impuissance et dans l'ignorance où ils étaient des voies divines, ils s'écriaient avec le prophète: « Qui a cru à notre prédication et à qui le bras de l'Éternel a-t-il été révélé¹?» Et nous-mêmes aussi, en recueillant ces précieuses révélations, avec quelle conviction profonde, avec quelle autorité toute nouvelle, nous vous dirions: Frères, amis, si vous voulez trouver le pardon, la consolation, la force divine qui convertit et qui régénère, n'abandonnez pas, oh! n'abandonnez pas nos saintes assemblées!

Et pourquoi ne répéteriez-vous pas avec nous le cri du Psalmiste: «Tes autels, o Éternel, tes autels!» Pourquoi continueriez-vous à vous tenir habituellement à l'écart de nos assemblées religieuses? Ah! je sais bien que vous invoquez des motifs pour justifier votre absence. Parmi eux, je ne veux en aborder qu'un, celui que dans leurs visites, dans leurs entretiens avec vous, vos pasteurs rencontrent à chaque pas.

— Nous voudrions bien, ditez-vous, aller tous les dimanches en famille dans la maison de Dieu, mais dans une ville comme Paris, au milieu de toutes les complications et de toutes les exigences de la vie matérielle, cela nous est absolument impossible. — Je suis négociant: il faut bien,

i És. LIII, 1.

le matin du dimanche comme les autres jours, que je dépouille ma correspondance et que je réponde aux lettres pressées. — Je suis marchand: je ne puis fermer ma porte à la clientèle qui vient acheter ce jour-là, alors que mon voisin, mon concurrent tient la sienne ouverte. — Je suis ouvrier, travaillant en chambre: il est très difficile, quand les commandes sont tardives et les pratiques pressées, d'avoir fini son ouvrage le dimanche avant l'heure du culte. — Quant à nos femmes, elles sont empêchées par une multitude de soins: les enfants à habiller, la maison à nettoyer, le repas à préparer. Ainsi s'écoulent les heures du matin, et quand sonne l'heure du culte, nous ne sommes jamais prêts...

Mes frères, je voudrais que vous fussiez persuadés que vos pasteurs ne sont pas inhumains, qu'ils tiennent grand compte des dures nécessités de la vie pour ceux d'entre vous qui gagnent leur pain quotidien à la sueur de leur visage, et qu'ils sont prêts à reconnaître tous les obstacles vraiment invincibles et à faire toutes les concessions légitimes. Mais cela dit, laissez-moi vous demander, mes chers paroissiens, vous demander à tous si de votre côté, avec un peu d'énergie, avec quelques efforts sérieux et persévérants, avec la ferme résolution d'accomplir votre devoir, d'être fidèles à votre Dieu, à vos souvenirs de famille, à votre glorieux titre de chrétiens réformés, vous ne pourriez pas vaincre les difficultés qui vous ont arrêtés jusqu'à cette heure et vous ont empêchés de faire de vos dimanches de vrais jours de repos, et du culte public une de vos bonnes et constantes habitudes. Le tout est — je le crois — de vouloir et de bien vouloir.

Je vous parlais tout à l'heure de la constance des huguenots sous le coup des plus atroces persécutions, et peut-être avez-vous pensé que ces persécutions mêmes étaient le stimulant de leur zèle religieux. Détrompez-vous: aux jours de leur liberté relative, ils ne furent pas moins fidèles. Pendant cette période de calme, mais d'un calme précurseur de l'orage, qui s'étend de l'Édit de Nantes en 1598 à la Révocation en 1685, les protestants de Paris allaient célébrer tous les dimanches leur culte, d'abord à Ablon-sur-Seine, à cinq lieues de la ville, puis à Charenton, où s'élevait ce temple célèbre qui contenait plus de cinq mille auditeurs. La fréquentation de ce culte

n'était pas facile: la distance était longue, l'heure du service était bien matinale - à neuf heures du matin! — il fallait partir de chez soi, hiver comme été, vers sept heures. Les nobles y allaient en carrosse, mais les simples bourgeois et le peuple se servaient des coches d'eau, et sur ces embarcations surchargées les accidents n'étaient pas rares; un jour, le bateau chavira et quarante personnes furent englouties dans les eaux du fleuve. Et cependant les huguenots de tous les rangs, de tous les ages, de toutes les conditions, se rendaient en foule au service divin tous les dimanches, ayant à la main leur vieux psautier accompagné des prières liturgiques et, quand les remparts étaient passés, on les entendait chanter avecterveur leur psaume favori:

- «Comme un cerf alteré brame
- « Après le courant des eaux,
- «Ainsi soupire mon âme,
- «Seigneur, après tes ruisseaux...»

Et à neus heures le beau temple de Charenton, à trois étages de galeries, était plein.

Protestants, mes chers coreligionnaires, voila de précieux souvenirs, voilà de grands exemples! Ne vous disent-ils rien? Vos cœurs resteront-ils froids, et voudrez-vous conserver la triste coutume d'abandonner nos saintes assemblées?

Jeunes gens, nos chers catéchumènes, qui ètes entrés dimanche dans cette vieille et noble Église réformée, et qui, dans quelques instants, allez recevoir les emblèmes de votre salut, c'est sur vous que nous comptons pour former une génération nouvelle qui prenne au sérieux la parole de Jésus à Marthe: « Une seule chose est nécessaire. » Nous vous donnons rendez-vous ici désormais de dimanche en dimanche, et les jours de fête, à cette sainte table. Oh! n'y manquez pas. Puissiez-vous, chers enfants, répondre à notre attente, être fidèles à vos promesses, fidèles à ce Dieu Sauveur auguel vous vous êtes consacrés! Puissiez-vous être le rayon de soleil de vos familles et la couronne de vos pasteurs! Et puisse l'Esprit saint, l'Esprit du divin Ressuscité sousser avec puissance sur nos assemblées, sur notre Église, pour réchauffer notre zèle, vivifier notre culte et ramener l'esprit des pères dans le cœur des enfants!

Amen.

